

HOMÉLIE DE LA MESSE DU 11/01/15

Cathédrale de Blois

FÊTE DU BAPTÊME DU SEIGNEUR

Venez à moi. Écoutez, et vous vivrez.

Aujourd'hui, Jésus est baptisé. Une fois baptisé, il remonte de l'eau. Et aussitôt, l'Esprit descend sur lui. Aujourd'hui, Jésus est englouti dans les eaux de la mort (« baptiser » signifie « engloutir »). Victorieux, il ressuscite. Glorifié, il envoie l'Esprit Saint sur son Église et sur le monde.

Frères et sœurs, par ce mouvement de descente et de remontée, la fête de ce jour récapitule tout le mystère chrétien. Elle le synthétise en une seule image : celle d'un homme qui ne se glorifie pas d'être différent des autres – alors qu'il serait le seul à pouvoir le faire – mais qui se met au rang de l'humanité commune, jusqu'à entrer avec elle dans les ténèbres, là où Dieu n'habite pas, là où son Nom n'est pas prononcé, dans l'horreur du gouffre sans fond et sans retour. Et ce même homme, étonnamment, inexplicablement, remonte de l'abîme ; il voit les cieux ouverts au-dessus de sa tête, et reçoit du haut des cieux ce que Dieu a de plus divin : son Esprit Saint.

Ce mouvement de descente et de remontée traverse toute la Bible. Déjà, dans le Buisson, Dieu avait dit à Moïse : « j'ai vu, oui j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte : je suis *descendu* pour le faire *monter* » (Ex 3, 7-8). Dans la figure du Christ qui descend et qui remonte, nous voyons donc le visage de ce Dieu qui s'engage à corps perdu dans l'histoire des hommes.

Posons-nous deux questions toutes simples : pourquoi Jésus fait-il cela ? et pourquoi ne demeure-t-il pas prisonnier de la mort – car, de mémoire d'homme, sauf dans les films d'épouvante ou d'anticipation (ce sont souvent les mêmes !), jamais on n'a vu quelqu'un revenir du séjour des morts.

▪ Avant de chercher une réponse à ces deux questions, remarquons une chose : l'évangile ne nous donne pas d'explication, il nous invite à *regarder* – la scène du baptême du Seigneur a d'ailleurs été souvent représentée, comme elle l'est sur l'image-souvenir qui vous sera remise tout à l'heure. Jean-Baptiste regarde, la foule assemblée regarde, et nous-mêmes nous regardons. Nous regardons, comme regardaient ces spectateurs anonymes dans un texte que nous entendons une fois par an, le Vendredi Saint. Ceux-là aussi regardaient un homme – mais un homme qui avait perdu toute apparence humaine, si bien que devant Lui ils reculaient d'horreur et se voilaient la face. Ne pouvant malgré tout s'empêcher de regarder, ils le voyaient dans une passivité totale, comme le sont les victimes innocentes de toutes les tueries et des tous les carnages – celles qui ont été tuées par surprise sans avoir eu le temps de se ressaisir, et celles qui désespèrent qu'on vienne à leur secours. Écoutons le compte rendu que nous font les témoins : « Brutalisé, il n'ouvrait pas la bouche ; comme l'agneau qu'on mène à l'abattoir, il n'ouvrait pas la bouche. Saisi par contrainte, il a été retranché de la terre des vivants, sans que personne se soucie de lui. »

Si j'ai cité ces paroles du chapitre 53 d'Isaïe, c'est parce qu'il précède le texte que nous avons entendu en première lecture, et qui ne se comprend pas sans lui. Dans ce texte extraordinaire, les ténèbres ont disparu, la tragédie de la mort de l'innocent paraît loin, très loin dans le passé, et voilà que nous sommes invités à un *festin* : « venez, vous tous ! » Gentiment, la traduction liturgique nous avertit que c'est le Seigneur qui parle. Admettons. Mais tout se passe comme si c'était cet innocent persécuté lui-même, ce déchet humain qu'on évoquait tout à l'heure, qui serait revenu à la vie et qui, enfin, élève la voix. Il s'exprime de manière presque naïve, comme un enfant : « venez boire, c'est gratuit ! » ; « venez manger, ça ne coûte rien ! » ; « venez vous servir et vous asseoir, pourquoi vous fatiguer ? » ; « venez goûter, c'est vraiment bon ! » ; « vous verrez comme mes viandes sont cuites à point et bien assaisonnées ! ». Mais surtout : « **venez à Moi. Écoutez et vous vivrez** ».

▪ *Venez à Moi*. Comme si ce festin, c'était Lui. Ces boissons de choix, ces mets succulents. *Écoutez et vous vivrez*. Comme si « écouter » et « se nourrir », c'était la même chose ; comme si l'écoute de cet homme-là, à elle seule pouvait donner la vie ; comme si la vie dépendait d'une rencontre avec un amour fou qui est allé jusqu'à la mort, et qui parle maintenant à notre cœur et à notre chair, jusqu'à se faire aliment, nourriture.

Tout de suite après, le ton change ; et là, sans aucun doute, c'est Dieu lui-même qui parle : « je conclurai avec vous une alliance éternelle... J'ai fait de lui (de cet homme mis à mort) un témoin pour les peuples... Et *toi* (oui toi, cet homme), tu appelleras à toi une nation inconnue de toi, et elle accourra vers toi.

Il n'est pas étonnant que les premières générations chrétiennes aient lu ces textes, déjà vieux de plusieurs siècles à l'époque, comme se rapportant au Christ, et nous annonçant par avance sa mort et sa résurrection. Il n'est pas étonnant qu'elles aient vu dans le festin annoncé celui de l'Eucharistie, le repas de l'alliance éternelle institué par le Seigneur la veille de sa passion ; et dans l'appel de la nation inconnue, toute la mission de l'Église, chargée au long des âges d'annoncer cette Bonne Nouvelle : « *Écoutez, et vous vivrez* ».

▪ « *Écoutez et vous vivrez* ». Il n'y a rien, dans la foi chrétienne, qui ne commence par l'écoute. Nous ne crions pas des slogans, des mots d'ordre, une leçon rabâchée. La première attitude qui nous est demandée est de nous asseoir et d'écouter. Depuis les premiers temps de l'Église, comme aujourd'hui dans cette cathédrale, les textes de l'Écriture sont proclamés et écoutés – et on espère que celui qui les commente les a lui-même d'abord écoutés. « Que chacun soit prompt à écouter et lent à parler » (*Jc* 1, 19) ; « prenez garde de ne pas refuser d'écouter » (*He* 12, 25). On pourrait multiplier les citations ; et il faut les multiplier pour bien comprendre la fin du texte d'Isaïe, car c'est le résultat que produit cette écoute : « que le méchant abandonne son chemin, et l'homme perfide ses pensées ! qu'il revienne vers le Seigneur qui lui montrera sa miséricorde, vers notre Dieu qui est riche en pardon – car mes pensées ne sont pas vos pensées. »

Quand Dieu lui-même prend la parole, ce qu'il nous donne à écouter transforme nos pensées. En transformant nos pensées, cette parole transforme notre manière d'agir : « que le méchant abandonne son chemin, et l'homme perfide ses pensées. » Mais elle nous transforme d'abord en nous révélant quelque chose : c'est que nos pensées ne sont pas spontanément ajustées aux pensées de Dieu. « Mes pensées ne sont pas vos pensées ; autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes pensées sont élevées au-dessus des vôtres », déclare le Seigneur Dieu.

Voilà qui devrait nous mettre en garde contre la tentation idolâtrique de ramener la pensée de Dieu à notre pensée. Toute l'histoire humaine, jusque dans ses développements les plus récents et les plus tragiques, nous montre à quel point cette mise en garde reste nécessaire. Des hommes peuvent perpétrer les crimes les plus atroces en disant : « voilà, j'ai exécuté la pensée de Dieu, je l'ai traduite en actes, je lui ai prêté mon bras, j'ai fait justice pour lui ! » Malheureux sont-ils, car non seulement ils se font détester eux-mêmes, mais ils font détester ce Dieu dont ils se prétendent les seuls vrais fidèles et dont ils souillent l'image en l'éclaboussant du sang de leurs frères en humanité. Ils oublient qu'un être humain qui fait détester Dieu par la folie de sa conduite est cent fois, mille fois pire qu'un autre être humain qui nie son existence ou qui blasphème contre lui, que ce soit par des caricatures ou de n'importe quelle autre manière.

Il existe une autre tentation que celle des fous de Dieu. C'est celle, tout aussi contemporaine, de l'homme qui se divinise lui-même (l'homme, disait Charles Péguy, non pas *a-thée*, mais *auto-thée*). Cet homme-là considère que ses pensées sont bonnes et que ses comportements sont justes, du seul fait qu'une majorité les approuve et qu'ils vont dans le sens de la satisfaction de ses désirs individuels. Il affirme, comme le dit le Concile Vatican II, « que la liberté consiste à être à [soi]-même sa propre fin, le seul artisan et le démiurge de sa propre histoire » (*GS* 20). Mais il oublie que la liberté n'est pas une valeur isolable des autres : elle ne reste une valeur que si elle est reliée à d'autres valeurs, comme

la vérité, la justice et la protection du plus faible. Cet homme-là a peut-être la conscience tranquille, mais la question est de savoir s'il a encore une conscience complète. Malheureux sera-t-il lui aussi, s'il ne reconnaît aucune instance qui le transcende pour venir freiner sa démesure et interroger ses actions. « *Écoutez, et vous vivrez.* »

▪ « *Venez à Moi.* » C'était la première invitation de celui qui prend la parole dans notre lecture. Tout à l'heure, nous nous demandions pourquoi Jésus était descendu dans l'abîme de la mort. Pour prendre la mesure de cette descente, il faut se souvenir que ceux qui se faisaient baptiser par Jean le faisaient pour une raison assez étrangère à notre mentalité actuelle : ils venaient *se reconnaître pécheurs*. Par le fait même, ils étaient aux antipodes de l'homme qui nie Dieu ou de celui qui souille son image en l'identifiant à sa violence. Se reconnaître pécheurs est la première libération, celle qui nous délivre de nos pensées faussées et de nos chemins déviés – et surtout, surtout, de nos illusions sur nous-mêmes. Oui : que notre nom soit Pierre ou Paul, Franck, Ahmed ou Charlie, nous sommes tous des pécheurs – des pécheurs aimés, des pécheurs sauvés.

Voilà pourquoi cette nouvelle est une *bonne nouvelle*. Celui qui nous apprend que nous sommes pécheurs ne vient pas nous rejeter avec dégoût (d'ailleurs, si c'était le cas, pourquoi viendrait-il ?). Non : il vient pour nous *chercher* – plus encore : il vient pour *s'identifier avec nous*. Lui, qui est l'Immaculé, il vient se salir les mains, se souiller avec les pécheurs.

Mais pourquoi le fait-il ? La seule réponse possible, c'est que les pécheurs ont du prix à ses yeux. C'est pour cela que l'annonce que nous sommes pécheurs est une bonne nouvelle. Si Jésus est descendu dans l'abîme de la mort, ce n'est pas parce qu'il avait quelque chose à y gagner, mais parce que, s'il ne l'avait pas fait, nous étions nous-mêmes perdus. De manière totale, irréversible, il s'est déclaré « *pour nous* ». « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?... qui nous séparera de l'amour du Christ ? » (*Romains* 8, 31.35).

Il me semble que nous avons la réponse à notre première question. Elle est tellement simple qu'un enfant peut la comprendre : « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (*Jean* 15, 13). Elle est tellement inouïe que nous ne la scruterons jamais jusqu'au fond en cette vie, et que pour l'éternité elle sera notre joie : « la preuve que Dieu nous aime, dit saint Paul, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous » (*Romains* 5, 8). C'est tout. Et c'est cela toute la foi chrétienne.

La réponse à la deuxième question paraît plus difficile. Comment Jésus a-t-il pu remonter vivant des eaux de la mort ? Là encore, nous n'avons pas d'explication, nous avons seulement un constat, formulé par avance dans la Parole du Père « tu es mon Fils bien-aimé, en toi je trouve ma joie ». Cela ne veut pas dire seulement « tu me ressembles » ; cela veut dire aussi « ce que tu es en train de faire en cet instant, c'est vraiment tout à fait moi ; je m'y reconnais pleinement ». *L'Amour qui est source de toute vie reconnaît comme pleinement lui-même l'Amour qui ne retient pas sa vie*. Ce qui nous est révélé ici, c'est que donner *la* vie et que donner *sa* vie sont un même acte divin. Dès lors, celui qui donne ainsi *sa* vie ne peut être abandonné à la mort par Celui qui donne *la* vie. Et nous tous, pécheurs, avec lui : « celui, dira Jésus, qui cherchera à sauver sa vie la perdra ; celui qui la perdra la sauvegardera » (*Luc* 17, 33).

▪ De tout cela, *l'Esprit Saint* rend témoignage. Il atteste que cette vie est donnée pour tous. Il consacre Jésus, le Serviteur de Dieu, pour sa mission : annoncer aux pauvres la Bonne Nouvelle. Qui sont ces « pauvres » ? Tous ceux qui ne sont pas remplis d'eux-mêmes et qui sauront *écouter*. « *Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez, et vous vivrez !* »

Chers amis du diocèse de Blois, en ce jour où je vous suis donné comme évêque et où vous m'êtes donnés comme des frères et des sœurs à servir, je n'ai rien de mieux à faire que de m'effacer devant cette parole : « *Écoutez et vous vivrez* ». Vous vivrez de la vie du Christ, vous vivrez du don de l'Esprit. Successeur des apôtres, revêtu de la plénitude du sacerdoce, l'évêque, avec les prêtres et les

diacres qui ont part à son ministère, est le garant de ce don de l'Esprit pour la portion du peuple chrétien vers laquelle il est envoyé. Quand l'évêque ordonne un prêtre, en faisant l'onction de ses mains, il lui dit ces paroles : « Que le Seigneur Jésus-Christ, Lui que le Père a consacré par l'Esprit Saint et rempli de puissance, vous fortifie pour sanctifier le peuple chrétien et pour offrir à Dieu le sacrifice eucharistique. » Ces paroles que l'évêque prononce sont valables en premier lieu pour lui-même. Celui que le Père a consacré, le Seigneur Jésus-Christ, Fils et Serviteur du Père, consacre son serviteur par le don de l'Esprit pour que l'ensemble du peuple chrétien soit à son tour consacré.

L'évêque est aussi le garant du don redonné : ce que le peuple saint reçoit de Dieu, n'est reçu que pour être partagé, et ne subsiste qu'en étant partagé. Mais pour que soit possible ce partage, il faut qu'à l'image de son Seigneur l'Église se compromette dans la vie et dans l'histoire des hommes. « Je préfère une Église accidentée, blessée et sale pour être sortie par les chemins, plutôt qu'une Église malade de la fermeture et du confort de s'accrocher à ses propres sécurités... Si quelque chose doit saintement nous préoccuper et inquiéter notre conscience, c'est que tant de nos frères vivent sans la force, la lumière et la consolation de l'amitié de Jésus-Christ, sans une communauté de foi qui les accueille, sans un horizon de sens et de vie. » Vous aurez reconnu les accents du Pape François (*EG* 49). À son appel, nous n'hésiterons pas à « sortir » « pour offrir à tous la vie de Jésus-Christ ». Ce sera notre joie, la joie de l'Évangile.

Frères et sœurs, priez pour moi comme je prie pour vous : que, dans notre diocèse de Blois, l'Esprit de force et de joie, l'Esprit d'amour qui est l'Esprit de Dieu et qui est Dieu, nous consacre tous à son service. Et que, de la sorte, tout homme, toute femme de bonne volonté puisse s'entendre dire par le Père des cieux : « Tu comptes beaucoup à mes yeux. Tu es, toi, mon enfant bien-aimé. En toi, je veux trouver ma joie. »